



CATHERINE CARON

LES CARNETS

DE PIERRE ASSOULINE

Il faudrait être sourd, analphabète et pakistanais pour ignorer que Bernard-Henri Lévy vient de

publier chez Grasset un gros livre intitulé *Qui a tué Daniel Pearl ?* On connaît la réponse à la question il n'y a donc pas vraiment de mystère. Pearl est ce correspondant en Asie d'un grand quotidien new-yorkais qui a été sauvagement assassiné à Karachi par des fous de Dieu alors qu'il enquêtait autour de la nébuleuse Al Qaïda. On est en droit de penser que, quand on est juif, américain et reporter au *Wall Street Journal*, il faut être téméraire et inconscient pour se jeter ainsi dans la gueule du loup. Pour autant il n'y a pas et il n'y a pas eu d'affaire Pearl. Mais BHL veut absolument qu'il y en ait une pour trouver un personnage qui incarnât un sujet à sa mesure. Au-delà du terrorisme islamiste, cette région obscure de l'âme où le mal absolu s'oppose à la fraternité.

Dès la parution du livre, il y eut peu de fausses notes dans l'accueil de l'orchestre médiatique. L'unanimité dans la genuflection et l'abdication du sens critique furent telles qu'on peut à bon droit évoquer un climat littéraire de type nord-coréen. A la rédaction de *Lire*, le nouveau Lévy et son lancement assourdissant firent débat (pour preuve l'article d'Emmanuel Lemiex p. 90). Raison de plus pour séparer le livre du bruit qu'il fait. BHL n'a pas inventé un genre mais il a forgé un néologisme : le « romanquête ». Avec un « a » et non un « e » au milieu, façon de dire peut-être que cela tire plus vers la fiction que vers le documentaire. D'autres l'ont fait et depuis longtemps, le Norman Mailer de *Oswald, un mystère américain*, le Truman Capote de *De sang-froid*, le Leonardo Sciascia de *L'affaire Moro* et même, tant qu'à faire, le BHL des *Derniers jours de Charles Baudelaire*... Ces hautes figures tutélaires sont convoquées en cortège par l'auteur, ainsi que le Dostoïevski des *Possédés* et le Hermann Broch de *La mort de Virgile*, excusez du peu. Comme si toutes ces cautions lui étaient nécessaires avant de faire un sort tant à la littérature qu'au journalisme.

Truman Capote a donné ses lettres de noblesse au genre. En 1959, il était tombé sur un entrefilet du *New York Times* intitulé « Un riche fermier mas-



Le reporter Daniel Pearl, kidnappé puis assassiné par les fous de Dieu, n'est qu'un prétexte au livre de BHL et son tortionnaire, un faire-valoir.

sacré avec trois membres de sa famille ». Cela lui avait suffi pour s'immerger dans ce fait divers du Kansas et travailler six ans durant à *De sang-froid*, un livre qu'il voulait d'une scrupuleuse exactitude. Pour le définir, il avait inventé l'expression de « roman non-roman » et incontestablement, par ses qualités intrinsèques mais aussi par son immense retentissement national et international, sans inventer le genre, cet ouvrage pionnier ouvrit une voie. Il était sous-titré « Récit véridique d'un meurtre multiple et de ses conséquences ». Il n'était pas question de fiction ou d'imaginaire mais bien d'enquête, fût-elle confiée à un écrivain du *New Yorker* plutôt qu'à un reporter du *Washington Post*. D'ailleurs, dès l'incipit, il tenait à préciser : « Tous les éléments de ce livre qui ne sont pas le fruit de ma propre observation ont été tirés de documents officiels ou bien résultent d'entretiens avec les personnes directement concernées. »

Comment le dire sans vexer personne ? La différence entre eux et lui, c'est que ces authentiques

Léon Tolstoï et sa femme Sophie. Le célèbre écrivain, obsédé par son image, avait l'habitude de jouer et de rejouer sa vie devant les caméras des reporters.

écrivains ont construit une œuvre, tandis que BHL est un intellectuel dont l'œuvre la plus accomplie est la construction de sa propre biographie. Contrairement à ses glorieux modèles, dont les enquêtes témoignaient autant du souci de rigueur que de discrétion (même Mailer, ce monstre d'égoïsme, n'est pas systématiquement au centre de ses écrits journalistiques), BHL est le personnage principal de son livre. Non pas en creux mais en majesté. Le malheureux Daniel Pearl n'est qu'un prétexte, son tortionnaire, un faire-valoir, et l'hydre pakistanaise, un démon bien pratique. Le seul sujet qui intéresse Bernard-Henri Lévy, celui qu'il traite avec autant de savoir-faire que de « faire-savoir » depuis 1977, animé d'une persévérance à laquelle on doit rendre hommage, c'est : Moi face au problème du Mal.

L'effet pervers du romanquète à la sauce BHL, c'est qu'on ne démêle plus le vrai du vraisemblable et l'éprouvé de l'improbable, même quand il prend soin *in fine* de préciser que ce qu'on vient de lire est une reconstruction purement subjective, que tout cela sort de son imagination et, qu'en fait, il est comme nous, il n'en sait rien. S'agissant d'une réalité moins tragique, un tel mélange des genres ferait sourire par sa naïveté. Sauf que cette fois le procédé apparaît vraiment dans toute sa fausseté. A force d'osciller entre la vérité et l'exactitude, il fatigue autant les traces que les preuves. Un chapitre s'intitule « Au cœur des ténèbres » mais il n'y a pas plus éloigné tant de la lettre que de l'esprit de Joseph Conrad. Les insuffisances de ce romanquète signent le double aveu d'échec de l'écrivain et du journaliste. Il ne satisfait ni à l'art du roman ni aux exigences de l'enquête, et laisse frustrés les amateurs de l'un et l'autre genre.

Lévy prête beaucoup de ses propres pensées à son héros. Il sait, il sent à quoi pense celui-ci pendant ses heures chaudes, son arrestation, sa captivité et même son agonie. Trop fort ! Il se pose toutes les questions que Pearl est censé se poser dans ces moments tragiques. Toutes sauf une : et si cela avait horrifié Daniel Pearl que l'on déposât de la littérature sur son spectre ? Après tout, il n'a rien demandé. C'est là où le bât blesse. BHL a incontestablement du talent et l'intelligence des situations, toutes qualités parfois gâtées par son narcissisme. On ne peut



pas relever les « je » et les « moi » qui jalonnent son récit, il y en a trop, l'exercice serait vain et fastidieux. Mais sa rhétorique, son emphase et son pathos, qui sont souvent exaspérants, sont en l'occurrence obscènes quand il s'emploie à mettre en scène la souffrance de « Danny », comme il appelle cet homme qu'il croit avoir croisé une fois en Erythrée.

Terroristes, islamistes, juif, décapitation, services secrets, armes nucléaires... Au Scrabble de l'émotion, que des mots qui comptent triple. Selon un procédé qu'affectionnaient les grands pamphlétaires de l'entre-deux-guerres, il va à la ligne presque à chaque phrase. Pour l'effet. Pour donner une certaine solennité au plus anodin de ses propos. Tout ce que vit notre héros (Lévy, pas Pearl) est frappé du sceau de l'inouï et de l'inédit. Quand il débarque à l'aéroport de Karachi, il est le seul Occidental. Quand il arrive à Los Angeles, le ciel a une couleur unique au monde. Son personnage est un saint laïque. Sa femme, une Antigone moderne, air de vestale et regard de cendre. Et tout est de cette encre. C'est *Tintin au pays du djihad*. Il devrait pourtant savoir qu'il en est du journalisme comme de la littérature : on n'y fait rien de bon avec de bons sentiments. Mais, à force de vouloir à tout prix rendre l'ordinaire exceptionnel, il banalise l'extraordinaire et nivelle la complexité.

Daniel Pearl, c'est le bon. Omar Sheikh, c'est le méchant. Le Pakistan en est la figure officielle et leurs services secrets, la figure cachée. Une bande dessinée en noir et blanc, mais tragique. Daniel Pearl n'était pas un Juste, mais juste un journaliste. Si Lévy avait un peu pratiqué de l'intérieur ce métier dont il aime à se réclamer aujourd'hui, il saurait que les Pearl y sont la règle et non l'exception. Surtout dans les postes de correspondants à l'étranger. Des enquêtes à la BHL, la rigueur en plus et le cinéma en moins, les envoyés permanents de l'Agence France Presse en font tous les jours sans en faire un monde.